

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François BOUCHARDY

Pascal est mort il y a trois cents  
ans

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 229-238

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# PASCAL

est mort il y a trois cents ans

Le Collège de Saint-Maurice n'a pas voulu que ses élèves du Lycée oublient que « Pascal est mort il y a trois cents ans ». Aussi avait-il prié M. François Bouchardy, l'éminent homme de lettres genevois, de venir leur évoquer l'incomparable auteur des *Pensées*. Aujourd'hui les « Echos » ont la bonne fortune de publier de larges extraits d'une causerie dont la profondeur, l'originalité et la distinction intellectuelle avaient charmé étudiants et professeurs.

Nous remercions bien cordialement M. Bouchardy de nous avoir communiqué son texte et nous espérons, ainsi qu'il le souhaite, que « sa lecture par l'un ou l'autre de nos grands collégiens les amène à pratiquer les *Pensées* ».

Gilberte Périer a raconté que quelques semaines avant sa mort, son frère avait recueilli chez lui une famille de pauvres gens. Un de leurs enfants étant tombé malade d'une maladie contagieuse, plutôt que de les renvoyer c'est lui qui partit. Il se retira chez sa sœur qui fut ainsi témoin de ses derniers jours, de ses derniers instants. Le récit qu'elle en a laissé devrait être transcrit intégralement, parce qu'il évoque d'émouvante façon le « dernier » Pascal, parvenu à un détachement exemplaire, à une charité sans équivoque.

« Comme il vit qu'il ne pouvait avoir un pauvre dans sa maison avec lui, il me pria que l'on le transportât aux Incurables parce qu'il avait un grand désir de mourir en la compagnie des pauvres ». — Les médecins s'y opposèrent. — Un autre désir, enfin, fut exaucé. Il reçut la communion, grâce demandée si souvent, avec tant d'insistance. Le curé de Saint-Etienne du Mont qui l'avait visité plusieurs fois déjà, entrant dans sa chambre et lui ayant crié : « Voici Celui que vous avez tant

désiré que je vous apporte », il « se leva seul à moitié pour le recevoir avec plus de respect ». ... Il confessa encore sa foi, reçut le viatique et l'extrême-onction, et lorsque le prêtre le bénit avec le Saint Sacrement, « il dit *que Dieu ne m'abandonne jamais !* qui furent comme ses dernières paroles ». Les convulsions le reprirent et après une agonie de vingt-quatre heures, il mourut. Il était âgé de trente-neuf ans et deux mois.

Il laissait des manuscrits d'où sortit, comme l'on sait, par l'office de ses parents et amis de Port-Royal, le volume des *Pensées* (1670). L'érudition moderne de Faugère à Tourneur, Lafuma et J. Mesnard, a permis d'augmenter le volume et d'en améliorer sensiblement le texte. Plus qu'à ses travaux scientifiques, plus qu'aux *Provinciales*, c'est à ce livre posthume que Pascal est redevable d'avoir maintenu sa présence et prolongé, en l'amplifiant, son action. « Car après trois siècles, il est là mêlé à nos querelles, vivant » (Mauriac). « Il me touche encore le cœur » (Daniel-Rops). « Ce qui frappe le plus chez Pascal, est son impérissable jeunesse ». (J. Chevalier)...

Sans doute peut-on l'étudier en pur érudit qui se voue à l'étude d'un texte à cause des difficultés qu'il rencontre à le déchiffrer, à le dater, etc., comme le casuiste des *Provinciales* trouve intérêt et plaisir aux cas de conscience plus subtils et plus malaisés à résoudre — ou bien en pur amateur d'âmes, de personnalités dont, à un certain niveau, l'une vaut l'autre, fixant, chacune, une curiosité de quelques heures. Mais l'on constatera qu'il n'est pas d'écrivain français qui dispose, comme l'auteur des *Pensées*, d'une telle force percutante, d'une telle puissance d'ébranlement, en sorte que son lecteur ou bien regimbe ou bien se sent entraîné, dominé, arraché au simple divertissement savant ou au dilettantisme psychologique.

*Combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il défend — n'est-ce pas !*

*La Vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir des admirateurs ; et les philosophes mêmes en veulent ; et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de les avoir lus ; et moi, qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être ceux qui le liront... etc.. etc..*

L'hostilité à moitié désarmée des uns, l'admiration, la gratitude des autres s'expliquent également par le fait que Pascal les presse, leur enjoint d'affronter les questions fondamentales que pose leur existence. Combien de jeunes gens, d'hommes lui ont dû, lui doivent, leur jeunesse étant révolue, d'avoir connu les viriles inquiétudes, d'avoir été convenablement orientés ! Un récent biographe déclarait qu'il avait appris de lui — dès le lycée — le mépris des grandeurs d'établissement, l'amour de la Bible, le respect affectueux pour Port-Royal (Jean Steinmann). Un témoignage qui semblera de plus de poids à un plus grand nombre de personnes est celui de F. Mauriac qui, généralisant son expérience personnelle, a écrit que Pascal était capable de sauver des jeunes garçons violents « épris des puissances de la chair », travaillés par l'orgueil intellectuel.

Pour avoir lu entre sa quinzième et dix-septième année un exemplaire de la petite édition Brunschvicg, l'avoir depuis traîné partout avec soi, « déchiré, jauni, chargé de notes, de coups d'ongle, de photographies, de dates, de pétales séchés », « clos et comme mort dans le temps des folies et des divertissements (1925-1930) — mais revivant, se rouvrant certains soirs en même temps que son âme et offrant à sa soif revenue sa source bouillonnante » (*Tableau de la littérature, Mes grands Hommes, Paroles Catholiques*), Mauriac a contracté envers l'écrivain « qui sait tout », à qui « il doit tout » (*Journal*), une dette dont il ne compte s'acquitter jamais complètement. Biographe, autobiographe, essayiste et chroniqueur, romancier et dramaturge, il laisse apercevoir, au premier plan, ou en retrait, la présence de ce génial compagnon. Est-ce toujours à point nommé qu'il en appelle à son autorité ? Il est tenté (tentation

commune) pour le rapprocher de soi, de forcer son accent passionnel, ou de le déplacer, de croire à un Pascal amoureux (en s'appuyant sur l'attribution si peu probable du *Discours sur les Passions de l'Amour*), de le considérer complaisamment trop ouvert aux délices du monde, les ayant savourées avant d'y renoncer... Du moins, va-t-il à l'essentiel, au sentiment spécifiquement religieux des fragments pour une apologie, s'attachant d'une indéfectible affection surtout aux pages les plus personnelles, les plus intimes, soustraites à tout dessein littéraire, à toute intention démonstrative : le *Mémorial*, le *Mystère de Jésus*... Mauriac y revient sans cesse, il y entend une parole plus qu'humaine jaillie d'une source proche des régions où se profèrent les paroles divinement inspirées. A propos du *Mystère de Jésus*, il a écrit que tout le mal sorti de Port-Royal (à cause des querelles par lui provoquées et non sans grands dégâts) peut être compensé par ce seul témoignage, par le tête-à-tête de Blaise Pascal et du Sauveur (*Journal*). Si le scrupule empêche de citer l'étonnant dialogue, méditation et prière à la fois, détachons quelques phrases au moins d'un fragment (choisi presque arbitrairement parmi d'autres) d'où le didactisme n'arrête pas l'émotion contagieuse :

*Le Dieu des Chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur de vérités géométriques et de l'ordre des éléments : c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent : c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des Chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation, c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède, c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autres fins que de lui-même.*

*Sans Jésus-Christ le monde ne subsisterait pas ; car il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un*

*enfer... Comme il ne subsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, et pour instruire les hommes et de leur corruption et de leur rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités...*

Misère et grandeur de l'homme, révélation de l'Amour incréé, présence visible puis invisible du Verbe Incarné qui seul rend à notre monde affreux consistance et valeur, — (*Christus omnia...* dit saint Jérôme) —, Pascal n'expose-t-il pas quelques-uns des thèmes essentiels repris et développés, à sa manière, par Mauriac ? A dire vrai, celui-ci compose sous un éclairage variable (ombre plus noire ou lumière plus vive), mais jamais ne s'efface la dualité de la condition humaine. Tel récit (*Destins*) en conformité avec un jansénisme plus sombre (Pascal fut janséniste — mais jusqu'où ?), décrit un milieu où le soleil torride même tourne au noir, enfonce en leur misère des personnages que Dieu même, dirait-on, prive de leur liberté. L'on mettra, si l'on veut, partiellement au compte des *Pensées* ce déterminisme théologique et ces évocations d'un monde livré à la triple concupiscence, brûlé sans être consumé par le fleuve de feu. Cependant les larmes du *Mémorial* ne sont pas de désespoir, mais de repentir, de nostalgie et d'espérance : souvenir et désir de la Hiérusalem céleste dont les hommes « se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil ».

Mauriac a raconté aussi des histoires d'une mystérieuse élévation dont le bénéficiaire peut ignorer que c'est elle qu'il a désirée et qu'il obtient de la miséricorde divine « qui a puissance pour sauver les coupables » (*Les Anges Noirs*, le *Nœud de Vipères...*). Il est des êtres qui sont voués, *prédestinés* au mal ? Le saint prêtre des *Anges Noirs* proteste, rectifie : « Personne n'a de soi-même que le mensonge et le péché, c'est un don que d'aimer Dieu et son amour nous récompense de ce que son amour nous a donné. Mais si c'est lui qui commence pour le bien, c'est nous qui commençons pour le mal. Chaque fois que nous faisons le bien, Dieu opère en nous et avec nous ; chaque mauvaise action, en revanche, n'appartient qu'à nous... Ceux qui semblaient voués au mal, peut-être étaient-ils des élus

avant tous les autres et la profondeur de leur chute donne la mesure d'une vocation trahie. Il n'existerait pas de bienheureux s'ils n'avaient déteu le pouvoir de se damner ; peut-être ceux-là seuls se perdent qui eussent pu devenir des saints ». Le prêtre ici (et l'auteur sans doute) substitue au tragique de nuance plus janséniste et pascalien de la double prédestination où s'abolit la liberté de l'homme, le tragique mitigé d'une liberté défaillante, tentée par le mal, sollicitée d'avantage et soutenue par l'Amour Infini.

Mauriac s'éloigne-t-il de Pascal ? Sur un point de conséquence, il se rapproche de lui, du moraliste qui insinue les nobles scrupules : « Pour moi, je crains de n'avoir mené autour du gibet qu'une sorte de danse parlée, coupée d'invocations qui ressemblent à des demi-blasphèmes » ; « Je paie d'effusions le Dieu cloué qui exige que notre chair soit crucifiée à la sienne » (*Journal*). Entendons : J'ai peur de n'avoir recherché et provoqué qu'une émotion esthétique en développant en mes livres, des thèmes religieux, d'avoir à travers Pascal et en lui déjà, comme en l'Évangile même, poursuivi ma satisfaction au lieu de ma sanctification... Que l'on se reporte au fragment cité plus haut sur la Vanité... Les analogies — compte tenu de la différence des situations et des circonstances —, apparaîtront aussi sensibles en cette page des *Mémoires Intérieurs* : « Nous ne croyons plus à ce que nous lisons, ou plutôt nous y devenons étranger, comme d'ailleurs aux gestes rituels de notre personnage social... Par-delà toute politique le *taedium vitae* nous prend à la gorge à certains tourments de la vie. Un immense reflux nous laisse démunis de tout sur une plage vaseuse, parmi des méduses mortes. Mais le Créateur n'est pas entraîné dans cette débâcle de la création. Dans ce bain de fiel la foi s'éprouve. Elle y demeure intacte et c'est elle qui agit et qui fait que toute cette amertume tourne finalement en douceur ; car ces apparences qui s'écroulent, c'est de l'éternel amour qu'elles nous séparaient : c'est cet amour qu'elles démasquent en s'effondrant ».

Pascal, de sa part, compare la société politique à « un hôpital de fous », et à voir l'homme tel qu'il est et le

monde comme il va, c'est un mouvement, vite venu, qui soulève son cœur de dégoût. Mais en contraste par ailleurs, la même certitude le reconforte et l'apaise. *Les fleuves de Babylone coulent, et tombent et entraînent. O sainte Sion où tout est stable et où rien ne tombe...* La lettre diffère, non pas l'esprit, ni même le motif, le ton...

A côté de Mauriac, que d'écrivains attestent cette survivance active de Pascal ! Barrès le range parmi ses maîtres, Péguy admire sa foi. « Le bien que ce livre des *Pensées* m'a fait, confesse Duhamel, les services qu'il m'a rendus, saurais-je vraiment n'en rien dire ? »...

Il s'en faut que la religion de Pascal les ait tous gagnés. Les réfractaires à son influence profonde reconnaîtraient toutefois, probablement, comme Duhamel qu'à l'avoir lu, ils ont retiré un bienfait positif. Hors du cercle relativement étroit de ceux qui écrivent, il y a la multitude de ceux qui lisent et qui ont absorbé et continuent d'absorber tant d'exemplaires des *Pensées* en des éditions successives plus ou moins renouvelées ! Cela, en dépit de tout ce qui, en fait, et même en droit, tend aujourd'hui à limiter (à limiter simplement) leur action.

La pensée humaine communément est soumise à un mouvement oscillatoire ; c'est bien connu. Quittant un pôle (excès ou erreur), elle passe au pôle opposé (autre excès ou erreur), incapable de s'arrêter au juste point d'équilibre. Ainsi d'un rationalisme prétentieux et privatif l'on passe à un antirationalisme également indigent. Ceci plus que cela serait la tendance de Pascal dont la critique paraît défaire la raison de l'homme comme sa volonté, humilier la nature au profit du surnaturel. Ou encore, on professe un individualisme négateur d'interdépendances évidentes, puis un collectivisme



(ou un « communisme ») destructeur des valeurs personnelles les plus précieuses ; et c'est vers cela plus que vers ceci que pencherait Pascal. L'analyse plus attentive et plus complète des textes, en reconnaissant « les tendances », et les points d'arrêt, empêcherait des interprétations abusives et des rapprochements saugrenus. Camus voyant leur auteur avec le visage d'un sceptique radical et passionné, tirait même impression des *Pensées* et de la *Volonté de Puissance* de Nietzsche ! Quel contresens ! En revanche, il est admissible de mettre dans son sillage un Kierkegaard, en ajoutant toutefois que, par malheur, le philosophe danois ne dispose pas des moyens de s'y maintenir sans de graves écarts. Ses paradoxes plus systématiques, ses jugements forcés sur la nécessité du « saut » dans l'irrationnel, son individualisme sans complément correctif, son antihumanisme, tout cela paraît annoncé dans les *Pensées* ; et cependant tout cela serait refusé par Pascal. Il ne contresignerait pas, sans doute, le blâme infligé à saint Augustin par Kierkegaard pour avoir intellectualisé la foi ; son sens de l'Eglise, d'institution divine, le préserve de toute intention schismatique ou hérétique, à plus forte raison d'une condamnation sur le plan religieux de toute vie communautaire. « Le christianisme est haine de l'homme. » La phrase n'est pas de Pascal, mais de Kierkegaard, phrase capable de déclencher la révolte des humanistes de tout bord, surtout de ceux qui exaltent l'homme sous la catégorie des masses ou de l'espèce, dans la perspective d'une histoire avec ou sans théologie, où l'homme atteindra par voie naturelle à une façon (ou contrefaçon) d'absolu.

C'est alors que la lucidité impitoyable de Pascal, son ironie, qui se moque des respects, des adorations mal placés, retrouvent leur utilité et un emploi efficace. On lui saura toujours gré, — dût-on apprécier plus qu'il ne fait les valeurs authentiques de la nature, les créations positives de l'homme —, d'avoir réservé jalousement son adoration au Dieu trinitaire et d'avoir redit en termes inoubliables la primauté de la Charité qui est du Christ.

C'est cette primauté reconnue et vécue qui imprime à la fin de son existence et à sa mort un caractère définitif.

*J'aime la pauvreté, parce qu'il l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font ; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes ; et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement ; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées.*

*Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur.*

Devant une telle « ébauche », comme devant le *Mystère de Jésus* et autres pages semblables tout commentaire cède et pâlit. L'on comprend que le P. de Grandmaison ait rangé Pascal parmi les témoins modernes du Christ.

François BOUCHARDY



Blaise Pascal